

VERBATIM DE LA TABLE RONDE



La foi à l'ère numérique : le livre a-t-il encore un avenir ?



JEUDI 10 SEPTEMBRE 2026 17H, À LAUSANNE

Le CIDOC fête cette année ses 25+1 ans. À cette occasion, participez à une réflexion sur les enjeux de la transmission de la foi face aux révolutions technologiques contemporaines.

INTRODUCTION ET RESUME

Dans le cadre des festivités des **25+1 ans du CIDOC**, l'idée était de réunir des acteurs de la chaîne du livre et de les faire échanger sur le sujet crucial qu'est la place du livre dans notre monde numérique avec en toile de fond la question de la transmission de la foi.

La table ronde était animée par Camille Andres (Journaliste RP) et les personnes suivantes y ont participé : Nicole Awais (Réf-Formation), Matthias Rambaud (Unité pastorale Lausanne-Nord), Sara Landes (Bibli'O) et Pascal Ortelli (Éditions Saint-Augustin). Les échanges ont été riches et nombreux durant 90 minutes et nous en livrons un résumé ci-dessous puis le verbatim intégral de cette table ronde. Une précision : le style oral a été généralement maintenu avec quelques modifications stylistiques dans le but de faciliter la lecture.

D'emblée, le constat de départ posé par l'animatrice est contrasté : **74 % des Suisses lisent encore des livres, mais les compétences de lecture des jeunes reculent et l'attention se fragmente face aux écrans, aux réseaux sociaux et à l'IA**. Les éditeurs le ressentent de manière inégale : la Bible reste un best-seller, alors que les tirages de Saint-Augustin ont presque diminué de moitié depuis 2019.

Tout au long de cette table ronde, les intervenants s'accordent sur un point : **le livre vit désormais dans un contexte relationnel**. Beaucoup découvrent la foi sur les réseaux sociaux, puis cherchent un livre pour approfondir. Les librairies éphémères à la sortie de la messe, les micro-communautés de lecture biblique et les outils pédagogiques ludiques créent du lien autour du texte. Face à la tentation de tout simplifier, le livre doit rendre la complexité accessible sans la trahir. Il confronte aussi le lecteur à une pensée différente, là où les ingénieries numériques (réseaux sociaux, IA) tendent à conforter ses attentes.

Justement, le numérique pourrait apparaître non pas tant qu'un rival que comme un prescripteur (BookTok, adaptations éditoriales, QR codes). L'impression à la demande répond en partie aux enjeux écologiques. Pour l'avenir, les pistes se rejoignent : le papier reste incontournable mais chacun de nous peut donner l'exemple en lisant soi-même, même à petite dose, et faire du livre un « passeur de liens » et faire place aux récits de témoins.

Les participants terminent la table ronde avec cette conviction : **en fait, ce support extraordinaire qu'est le livre n'est pas près d'être enterré !**

VERBATIM DE LA TABLE RONDE

CAMILLE ANDRES — On est réunis ce soir pour réfléchir à la place du livre dans le domaine de la foi, de la spiritualité. Certains m'ont dit qu'on était là pour un enterrement, pour enterrer le livre : j'aimerais juste donner rendez-vous à la fin de cette table ronde, dans une heure, où on en reparle, et je ne suis pas si sûre qu'on enterre le livre si vite, au vu de ce que nos intervenants ont à nous dire.



« Je ne suis pas si sûre qu'on enterre le livre si vite. » — Camille Andres
©Gérard Jatton

Pour réfléchir avec nous ce soir, je commence par Nicole, à ma droite, Nicole Awais, théologienne, directrice de Réf-Formation, donc spécialiste de pédagogie, de pédagogie religieuse, de didactique, d'éducation, diplômée en théologie aussi. Est-ce que vous voulez nous dire un petit mot sur l'institut Réf-Formation ?

NICOLE AWAIS — Réf-Formation, c'est une institution qui forme les ministres de Suisse romande, les ministres réformé·e·s, qui leur propose une formation professionnalisante, et à côté de ça, parce que c'est plus dans ce cadre que je suis engagée ce soir, je suis aussi co-responsable du service de formation de l'Église réformée du Canton de Fribourg qui forme les catéchètes.

CAMILLE ANDRES — Matthias, vous êtes agent pastoral en paroisse pour l'Unité pastorale Lausanne-Nord, et puis vous avez, entre autres, organisé des marchés et des rencontres autour du livre. On y reviendra plus en détail au cours de cette discussion, mais si vous voulez présenter un petit peu votre activité en paroisse aussi.

MATTHIAS RAMBAUD — Volontiers, bonsoir. L'Unité Pastorale Lausanne-Nord, c'est le nord de Lausanne. Je suis allé voir les statistiques : c'est douze mille catholiques, sur le papier en tout cas, sinon on n'aurait pas de place à la messe le dimanche ! Et je suis chien de berger... je fais partie d'une équipe pastorale, pour assurer l'accompagnement de ces personnes, de ces douze mille personnes, et plus.

CAMILLE ANDRES — Merci beaucoup. Ensuite, Sara Landes. Vous êtes directrice éditoriale de Bibli'O, donc une maison d'édition chrétienne interconfessionnelle, d'origine protestante, mais aujourd'hui vraiment interconfessionnelle, à Paris, très connue pour ses différentes éditions de la Bible, mais qui publie aussi des mangas. Je ne sais pas si vous voulez nous parler un peu de Bibli'O en intro.



« Aujourd'hui Bibli'O essaie d'élargir sur la spiritualité chrétienne pour avoir un christianisme en dialogue. » — Sara Landes

©Gérard Jaton

SARA LANDES — Oui. Alors, Bibli'O découle de l'Alliance biblique française, qui existe depuis déjà plus de deux cents ans, et s'intègre dans un réseau international. Dans moins de deux cent cinquante pays, il y a des sociétés bibliques, et on est très axés sur éditer des Bibles, et aujourd'hui Bibli'O essaie d'élargir sur la spiritualité chrétienne pour avoir un christianisme en dialogue.

CAMILLE ANDRES — Merci

beaucoup. Et puis on va passer à Pascal Ortell. Vous êtes responsable des éditions Saint-Augustin. C'est plus qu'une maison d'édition, c'est tout un écosystème, qui est à Saint-Maurice, qui a plus de cent vingt ans, qui non seulement est une maison d'édition, mais un réseau de librairies, un réseau social aussi. Voilà, je ne sais pas si vous voulez dire quelques mots sur la maison.

PASCAL ORTELLI — Oui, bonsoir. Moi je suis aussi théologien de formation à la base, c'est aussi dans ce cadre-là que je vais intervenir. Donc Saint-Augustin, l'entreprise, appartient aux sœurs du même nom, qui fêtent aujourd'hui même les cent vingt ans de leur fondation. C'est donc une maison d'édition avec une marque, saint Augustin, religieuse, mais aussi la réactivation des éditions Pillet, donc une marque laïque, Terres d'encre, un label pour du récit de vie, deux librairies, celle de Saint-Maurice et la Librairie La Fontaine de Vevey. Et le fleuron de notre maison reste la presse paroissiale avec les bulletins paroissiaux L'Essentiel. Nous sommes en train de lancer aussi, en lien avec la FEDEC ici représentée, une application au service des paroisses et des communautés chrétiennes de Suisse qui s'appelle « MyChurch ».

CAMILLE ANDRES — OK. Peut-être pour introduire notre sujet, quelques chiffres sur la lecture en Suisse. Là, on est effectivement sur la partie « enterrement ». Alors, avant tout, la lecture reste répandue : 74% de la population suisse a lu des livres pour son loisir, c'est un chiffre qui n'a pas trop bougé entre 2019 et 2024. C'est les statistiques OFS qui datent de 2024. Mais, par contre, la lecture se numérise. La lecture d'ebooks a doublé en dix ans : elle concernait 12% de la population en 2014 contre 24% en 2024. La lecture est genrée, on l'a vu aussi dans les chiffres du CIDOC : 20% de la population lit des BD, mais par exemple, les BD sont beaucoup plus lues par un lectorat masculin, notamment en Suisse romande. Et la lecture des livres en général est plus féminine, et celle des ebooks, notamment, s'est féminisée. La lecture assidue est plus répandue chez les personnes âgées. Les jeunes lisent aussi, mais moins assidûment : donc il y a un facteur d'âge, tout simplement, qui impacte aussi la lecture. Et puis le dernier facteur qui joue pour savoir si on lit ou pas, c'est le niveau de formation, souvent aussi le milieu socio-économique : 84% des personnes qui ont une formation tertiaire ont lu des livres en 2024 contre 52% pour les personnes qui sont issues de l'école obligatoire.

Chez les jeunes, la lecture ne disparaît pas, ce n'est quand même pas le cas, mais elle se transforme : on le mesure à la baisse de compétences de lecture, puisqu'un élève de quinze ans sur quatre ne comprend pas un texte simple lorsqu'il le lit. Ça, c'était l'étude PISA 2022 ; la toute dernière vient de sortir et au niveau de l'OCDE, les chiffres sont encore plus alarmistes cette année, puisqu'on a un jeune sur cinq qui a un niveau insuffisant en lecture : c'est comme ça aussi en mathématiques.



« Chez les jeunes, la lecture ne disparaît pas [...] mais elle se transforme. »
— Camille Andres
©Gérard Jaton

Donc le niveau de lecture sur l'ensemble de l'OCDE baisse, il semblerait, depuis la dernière étude. La chose à noter, c'est que ce qui est difficile, c'est de s'engager vraiment dans la lecture, et il y a d'autres formes d'accès à l'information qui cohabitent avec la lecture : je ne vous apprend rien, les réseaux sociaux, et l'intelligence artificielle, dont on va bien sûr parler. Les réseaux sociaux font partie du quotidien des jeunes. Vous connaissez les études JAMES, qui sont menées pour Swisscom : 98% des plus de dix-neuf ans ont un smartphone ; plus de la moitié des jeunes utilise aujourd'hui les réseaux sociaux, Instagram, TikTok, Snapchat, WhatsApp, pour se divertir ou chercher des infos. Ça, c'est la réalité de 2026 et c'est le contexte général. La question que j'ai envie de vous poser d'abord, ce sont ces chiffres qui nous alertent, y compris la dernière étude PISA qui vient de sortir : est-ce que, de manière très factuelle, ces situations chiffrées, vous les ressentez chez vous, c'est-à-dire est-ce que ça se traduit chez vous aussi par des baisses de ventes de livres, par un public jeune qui est moins présent ? Sans aller sur les différents types de publications, mais vraiment statistiquement, est-ce que chez vous aussi vous constatez une baisse ?

SARA LANDES — Paradoxalement, pour ce qui est de la Bible, pas du tout. Elle continue à se vendre énormément, ça reste le bestseller par excellence, bien qu'il y ait de moins en moins de gens qui la lisent, donc c'est assez paradoxal. En fait, il y a aussi énormément de distribution qui est faite. Donc la Bible ne souffre absolument pas de ces chiffres-là. Pour ce qui est de la lecture numérique, il y avait des sondages qui avaient été faits : par exemple sur le marché européen, ça ne représente que 4% des ventes, donc pour l'instant le papier reste totalement privilégié de façon générale. Je n'ai que les chiffres en France, mais ça corrobore quand même un peu avec la Suisse. Le numérique n'a pas encore tout à fait sa place par rapport au papier : il reste largement minoritaire.

CAMILLE ANDRES — Le numérique, c'est-à-dire les ebooks ?

SARA LANDES — Oui.

PASCAL ORTELLI — Alors, pour ma part, je suis à Saint-Augustin depuis 2019, et c'est vrai qu'entre 2019 et 2026, j'ai pratiquement divisé par deux nos tirages en nombre d'exemplaires. Après, on a aussi pu développer des solutions de micro-tirages ou d'impressions à la demande. Pour moi, c'est déjà un premier signal assez fort. Et puis j'ai essayé de regarder quelques chiffres. Vous savez qu'en tant qu'éditeur, je n'ai pas forcément le rapport direct du retour de lecture sur un livre qui vient de sortir, donc n'hésitez pas. Nous avons la chance d'avoir aussi une librairie qui est aussi dans la maison, ça c'est précieux. Mais, pour avoir des chiffres un peu moins inquiétants... Les jeunes lisent encore, mais on va passer à une lecture fragmentée : donc on a une moyenne de dix-huit minutes par jour pour la tranche d'âge de sept à dix-neuf ans, 81% lisent encore ; mais dix-huit minutes par jour versus trois heures au minimum sur les écrans. Donc est-ce que c'est un conflit livre/écran ou est-ce que le problème de fond ne serait pas plutôt une fragmentation de l'attention ?

CAMILLE ANDRES — Et c'est exactement la partie sur laquelle j'avais envie de vous emmener : est-ce qu'on lit moins bien ? On est tous perturbés aujourd'hui dans notre attention : il y a un vrai conflit cognitif ou une guerre de l'attention. L'attention soutenue, les compétences métacognitives, la concentration, l'imagination, la mémorisation, c'est tout ça que permet la lecture, et quand la lecture diminue, c'est tout ça qui diminue. Donc ce n'est pas simplement le temps de lecture qui diminue, c'est toutes ces compétences dans nos vies qui régressent. Alors, quelles conséquences sur la manière dont on lit ? Donc vous dites moins de temps dédié à la lecture, donc moins aussi pour l'apprentissage dans le domaine de la formation, moins pour l'attention dans le domaine de la catéchèse. Vous faites ces constats aussi, Nicole et Matthias ?

NICOLE AWAIS — On a des études surtout du point de vue des sciences de l'éducation qui montrent que le temps d'attention baisse remarquablement. Quand j'ai commencé à enseigner, le temps d'attention moyen d'un adulte pour un discours sans support, ce qu'on est en train de faire, c'était à peu près sept minutes ; aujourd'hui, on est descendu à trois. Et je dis pour les adultes, c'est-à-dire que pour des jeunes ou pour des enfants, on considère à peu près qu'un jeune peut tenir une minute d'attention pour un



« On est face à une génération qui ne garde plus son attention sur quelque chose très longtemps. » — Nicole Awais
©Gérard Jatton

discours sans support. Donc ça veut dire que quand on va lui proposer une lecture, si je lui propose un livre, à part *Harry Potter*, il n'a plus accès à une lecture qui serait contenue simplement dans un gros ouvrage. Ça veut dire aussi que dans des propositions de lecture, si on veut que les jeunes puissent avoir accès, il faut qu'on ait beaucoup de rappels d'attention, des choses effectivement fragmentées, comme je vous le disais, probablement des choses qui permettent des allers et retours, et des choses qui recaptivent l'attention pour que la personne puisse rester dans la lecture. On voit ça aussi dans le cinéma : si vous vous rappelez des films que vous avez vus il y a vingt ans en arrière,

rappelez-vous la vitesse où ça passait, et puis aujourd'hui, on sait qu'on a des plans arrière qui changent toutes les trente secondes, donc on a des rappels d'attention toutes les trente secondes. Et c'est ça, aujourd'hui. On est face à une génération qui ne garde plus son attention sur quelque chose très longtemps si la personne n'a pas une aide pour rester dans la tâche qu'elle est en train de faire. Et pour la lecture, on le voit si vous avez autour de vous des enfants assez jeunes : s'ils ont une lecture qui dépasse dix lignes, vous devez être à côté pour leur rappeler de continuer à lire, parce qu'au bout de la troisième ils sont déjà en train de faire autre chose. Donc, je pense, qu'un grand changement est la capacité d'attention d'une personne dans une tâche qui dure.



« Si je veux votre attention, je dois vous regarder, je dois savoir qui est là. »
— Matthias Rambaud
©Gérard Jaton

MATTHIAS RAMBAUD — Peut-être je peux ajouter, par rapport à l'attention : je reviens d'un camp d'été où j'avais près d'une trentaine d'ados en face de moi, et j'avais sept minutes chaque matin, pas plus, pour leur parler. Ce qui m'a beaucoup marqué, c'est la dynamique relationnelle pour garder l'attention, c'est-à-dire qu'en permanence, c'était une petite assemblée, je les regardais dans les yeux, et on voyait le décrochage très rapidement, et ça demandait une attention constante

du regard de la personne, voire parfois utiliser le prénom, pour le remettre sur les rails, pour l'interpeler, et ce n'est pas évident, alors qu'on est dans un contexte relationnel où on se connaît, on fait des jeux, etc., où c'est court, sept minutes, ce n'est pas grand-chose. Mais il y a ce besoin d'une dynamique relationnelle, et je rajouterais ça dans la question de la lecture. Oui, je vois de la lecture, pour répondre à votre question, mais je ne suis pas éditeur. Mais ça arrive qu'on ait des stands lecture. Je vois beaucoup de jeunes lire, des adultes aussi lire, et peut-être une anecdote par rapport à la concentration, c'est que j'ai l'impression parfois que quand je suis avec des jeunes, ou des adultes, il faut que je fasse en sorte que le téléphone ne soit pas une concurrence. Je me souviens d'une rencontre avec des ados : au début de la rencontre, je leur ai dit qu'on laisse nos téléphones ici, comme ça on prend le temps d'être ensemble ; alors ils ont mis leur téléphone, etc., et je ne m'y attendais pas, mais il y a une fille de quatorze ans qui a sorti un roman, elle s'est mise à le lire. Moi, j'étais en état de choc. Je me suis dit : « Qu'est-ce qu'elle fait ? » Et en fait, l'attention que je cherchais, je ne l'ai pas eue à ce moment-là. Elle m'a dit : « Non, ne t'inquiète pas, je suis. » J'avais un doute. Mais c'était intéressant : en fait, c'était une lecture très visuelle, c'était un roman, on en parlera peut-être après, qui remplaçait l'écran ; elle s'évadait pendant quelques instants dans un monde qui n'était pas le présent, parce que j'ai vu après qu'elle ne m'avait pas écouté. Mais c'était surprenant par rapport à la capacité d'attention, et si je reviens juste sur l'intervention en lien avec la lecture, c'est la même chose chez les adultes. Si je veux votre attention, je dois vous regarder, je dois savoir qui est là, et du coup c'est un gros défi pour la lecture.

CAMILLE ANDRES — Alors, perte de capacités d'attention, ça c'est sûr, mais peut-être aussi changement profond de rapport à la lecture, parce qu'on le voit avec cet exemple, il y a besoin de s'évader dans certains imaginaires, tellement notre quotidien est saccadé par ces agressions, on va dire, du numérique. Est-ce que cette nouvelle manière de lire a changé les livres qu'on fabrique, les produits qui sont vendus, si on parle de choses très matérielles ? On le voit bien aussi, nous, en tant que journalistes : on reçoit des communiqués de presse, et puis de plus en plus les maisons d'édition mettent en avant un livre qui se lit en une heure, le temps d'un trajet en train, etc., et on voit de plus en plus ces espèces de tracts d'essais très courts pour diffuser juste une idée. Est-ce que vous aussi ça vous a incités à diffuser des ouvrages plus courts, que ce soit pour les adultes ou pour les enfants ?

SARA LANDES — Il n'y a pas eu de changement drastique, mais ça pose question : quel matériel on peut inventer autour d'un texte ? Bibli'O, par exemple, a de plus en plus de propositions pour ce qu'on va appeler des outils pédagogiques ludiques qui sont en fait conçus pour faire dialoguer autour du texte. Il y a quand même un peu de lecture, on va discuter autour d'un verset, quelque chose qui fait entrer, notamment, dans le texte biblique. Le but est souvent de créer du lien pour lire ensemble, donc ça, ça va être une solution. Et puis, sinon, c'est vrai



« C'est réinventer le livre, mais aussi ce qu'il peut y avoir autour du texte. »

— Sara Landes

©Gérard Jaton

qu'on va réfléchir au format : pour des jeunes, on va éviter des livres de quatre cents pages, trois cents pages ; c'est une mise en page aérée ; il y a ce qu'on va mettre en place pour que la structure rende l'accès au texte facile ; le langage qui va être utilisé ; et puis, oui, la forme, si on fait un livre illustré ou pas. Lire un livre aussi, alors qu'il n'y a aucun texte, que c'est un livre purement illustré, ça peut être une façon de réfléchir au livre, justement ; ça n'empêche qu'il y a une histoire, que c'est très profond. Donc c'est réinventer le livre, mais aussi ce qu'il peut y avoir autour du texte pour choisir un format adéquat et qui, justement, réattire cette intention autour du texte, peut-être en créant du lien autour aussi.

NICOLE AWAIS — Je vous écoute, et puis j'étais en train de me dire que pour répondre aux besoins de cette génération, on est en train de tout simplifier, alors qu'on sait qu'aujourd'hui, quand on a une question, on est toujours confronté à la complexité. On sait qu'on n'a plus de réponse à une question qui va de A à B, qui se résout. Et je pense que c'est vraiment un des challenges du livre et de l'édition, c'est qu'on doit répondre à cette première injonction, qui dit que si on fait des trucs trop compliqués, personne ne va lire, mais de l'autre côté, si on simplifie trop, on va arriver à des réponses à des questions qui ne prennent plus du tout compte de la complexité, et donc qui ne sont plus réelles. Et la difficulté, c'est d'arriver à la fois à donner un accès qui soit simple à des questions complexes, et qui doivent tenir tous les éléments de la complexité. Complexité, ça ne veut pas dire compliqué ; ça veut

juste dire que j'ai beaucoup de facteurs, et que je ne peux pas répondre à une question si je n'ai pas tous ces facteurs qui sont présents, parce que sinon c'est quelque chose qui est irréel. Peut-être que ça fait du bien dans les cinq minutes d'avoir une réponse immédiate, mais je n'ai pas répondu aux questions.

CAMILLE ANDRES — Je rebondis juste sur ce que dit Nicole, mais vous aurez sans doute aussi quelque chose à dire là-dessus, Pascal. Axer « simplification », ça voudrait dire qu'il y a un effort particulier qui doit être mis sur la forme. Aujourd'hui, dans les maisons d'édition, est-ce que vous êtes obligés d'embaucher des gens plus spécialisés là-dedans, de mettre plus de budget dans les illustrations, dans le graphisme, le design ?



« Un livre qui doit être en vitrine doit être visible de loin. » — Pascal Ortell
©Gérard Jaton

PASCAL ORTELLI — Alors, je vois une évolution des modes graphiques depuis la première année où je suis à Saint-Augustin, au grand dam de mes anciens graphistes qui produisaient quelque chose de vraiment très graphique. Et c'est vrai que maintenant, on part sur des couvertures beaucoup plus visuelles, parfois des images générées en partie avec l'IA, je ne vous le cache pas, mais toujours avec cette idée que, surtout dans le domaine religieux, un livre qui doit être en vitrine doit être visible de

loin, et il ne va pas rester longtemps en vitrine, ou peut-être plus longtemps chez Denis Ramelet ici au Valentin, c'est clair. Mais dans une librairie généraliste, il y a du mouvement. Donc comment lui donner le maximum de visibilité dans un très court temps, et comment attirer l'attention ? Et là, c'est clair que l'image est prépondérante. Après, on n'est pas arrivés dans des standards de collection contraignants, mais c'est vraiment toujours le souci, déjà par respect pour l'auteur, de fabriquer un bel objet. Et surtout en ce moment, c'est très facile de réaliser un livre en autoédition sur une plateforme, alors qu'on peut vraiment apporter une plus-value à la fois dans l'accompagnement éditorial, mais aussi dans le livre, le support fini.

SARA LANDES — Juste pour rebondir, justement, en tant qu'éditeur, ça a beaucoup de sens de ne pas tomber dans le discours simpliste. Bibli'O, en tant qu'éditeurs interconfessionnels, a aussi parfois de plus en plus cette demande, je ne sais pas si elle est généralisée partout, mais d'une réponse/une vérité. Et ça, en tant que maison d'édition interconfessionnelle, ça n'existe pas, parce qu'il faut parler à un public large, et je pense que notre travail aussi, c'est de pouvoir offrir justement des lectures qui viennent élargir plutôt que fermer. On a cette responsabilité aussi dans le choix de nos auteurs ou nos choix de textes : des textes qui vont ouvrir au questionnement. C'est pour ça que dans notre maison d'édition, on parle d'un christianisme en dialogue : on veut éviter ces côtés-là qui enferment et qui,

justement, peuvent venir fermer une lecture au lieu de l'ouvrir à ce qui existe autour de soi, et plutôt aller à la rencontre d'un texte qui nous questionne plutôt que de se renfermer sur une idée.

CAMILLE ANDRES — Merci. J'allais vous faire réagir, Matthias : ça m'a fait penser que vous me disiez que beaucoup de gens viennent vous voir après avoir découvert le christianisme sur les réseaux sociaux, et ils viennent avec une question, en disant qu'ils aimeraient approfondir leur foi, qu'ils aimeraient trouver un livre qui explique ce qu'ils ont découvert en ligne. Et souvent, vous les renvoyez vers des livres, vers de l'objet papier ; après avoir découvert un influenceur, après avoir découvert une théorie en ligne, ils viennent chez vous, et vous leur tendez un livre. C'est un peu ça, la démarche ?

MATTHIAS RAMBAUD — Oui, il y a cette démarche-là. Je voulais juste revenir avant sur la question de la condensation. C'est vrai que je parle à des ados, mais à des adultes, ça marche aussi : j'ai l'impression de faire de la tomate concentrée. Et ça peut être risqué de tomber dans la simplification extrême, d'être simpliste. Et on le voit justement dans la recherche du livre, où il y a souvent la demande croissante de catéchisme questions/réponses, du côté des catholiques en tout cas, en disant : « J'ai une question, j'aimerais que tu me donnes une



« J'ai l'impression de faire de la tomate concentrée. » — Matthias Rambaud
©Gérard Jaton

réponse ; j'ai cinq minutes, donne-moi une réponse s'il te plaît. » Et c'est là qu'il faut qu'on aille dans l'environnement relationnel dans lequel il faut la diluer, cette tomate concentrée, il faut mettre du visage en face, des personnes en face qui puissent confronter, parce que, si on revient aux réseaux sociaux, il y a un vrai engouement pour les réseaux sociaux ; on découvre des personnes, des visages qui vont avoir un discours super léché. S'il a sept minutes pour te dire de manière hyper codée réseaux sociaux : « Voilà Jésus Christ, la foi, bim bam boum. » C'est bien, mais il va falloir mettre de l'eau avec le sirop ou diluer la sauce tomate. Et il y a vraiment ce besoin de contexte relationnel qui, inversement, peut amener un livre dans un contexte relationnel, et ça nous arrive d'avoir quelque chose du type : « Écoute, tu lis un chapitre, et on va se revoir dans deux semaines, on en reparle, et tu nous diras ce que tu as aimé, ce que tu n'as pas aimé. » Et là, on peut mettre du corps, on peut mettre de la chair, de la dilution, et du coup du relationnel, parce que l'Église est avant tout relationnelle ; ce n'est pas un bouquin, aussi génial soit-il. Donc pour moi, il y a cette navigation entre le livre qui peut être parfois simpliste quand on n'a pas le temps, ou on pense avoir tout compris, la dilution, la mise en chair dans l'Église, et puis, inversement, j'arrive dans du désincarné numérique, et j'arrive dans de l'incarnation, et ça c'est passionnant.



« Les parents cherchent beaucoup à donner des livres à leurs enfants, mais n'en achètent pas pour eux. » — Matthias Rambaud
©Gérard Jaton

CAMILLE ANDRES — C'est ce que je trouvais très intéressant quand on s'était parlé, c'est que finalement vous nous expliquez qu'il y a un christianisme qui est passé d'un christianisme culturel à christianisme intentionnel, c'est-à-dire qu'aujourd'hui, beaucoup de personnes se découvrent ou découvrent la foi, ou les questions autour du christianisme, par les réseaux sociaux, et ensuite souhaitent approfondir avec un livre. Donc, finalement, le livre n'arrive pas d'abord, c'est les

réseaux sociaux qui arrivent d'abord, et le livre intervient après. Vu qu'il y a de la place pour du livre, qu'il y a de la place pour de l'explication, il y a simplement besoin de faire d'autres livres qui viennent un peu en « seconde étape » pour répondre à ça. Pour moi, c'était une vraie découverte : c'est déjà quand même le signe que le livre n'est pas complètement mort, mais il doit être mis dans un contexte, effectivement, relationnel. Et peut-être là, vous pourriez nous parler un peu des initiatives que vous avez menées dans votre paroisse, dans votre secteur. Il me semble que vous proposez une fois par mois un stand de livres, ou tous les dimanches, c'est ça ?

MATTHIAS RAMBAUD — Effectivement, on avait remarqué qu'il y avait un désir du livre dans la communauté, et de formation spirituelle. C'est vrai que moi je n'ai pas grandi dans les réseaux sociaux ; je peux vous dire quel livre de quel auteur a été important dans tel moment de ma vie, ce qui n'est pas du tout le cas aujourd'hui. Autant pour les nouvelles générations que pour des personnes qui redécouvrent la foi, ou des personnes qui sont là depuis longtemps, dont je vois certains ici d'ailleurs, ils ont des désirs de lecture, mais il y a tellement de choses, il y a tellement de propositions, et souvent ils disent : « Où est-ce que moi je vais aller ? » Bon, chez Denis à Lausanne, et parfois en Valais quand ils sont en week-end. Mais il y a ce désir de « qu'est-ce que je vais bien pouvoir lire ? ». Et on a mis en place les librairies pop-up, on a fait une fois avec la librairie Saint-Augustin, une fois avec la librairie du Valentin, et on essaie de donner une large palette ; certains ont vu cette palette, c'est trois, quatre tables. On s'est dit qu'on allait le faire à la sortie de la messe. Il y a une large palette pour tous les âges, et puis il y a différents degrés de lecture : on a pour les catéchumènes de plus de cinquante ans qui veulent lire trois livres sur l'Eucharistie et sur l'infailibilité du Pape. Ils vont avoir un gros bouquin, et puis il y a pour les enfants, pour les ados, etc. Une remarque qui a été faite, c'est que les parents cherchent beaucoup à donner des livres à leurs enfants, mais n'en achètent pas pour eux. Une chose qu'on a pu remarquer aussi, c'est que certains me disaient : « Mais Matthias, je ne sais pas quoi acheter, il y a beaucoup trop ; qu'est-ce qui est bien ? etc. » Donc on a essayé de faire la sélection du libraire, il faudrait essayer de faire la sélection de l'équipe pastorale pour leur dire : « il y a quelques livres là que vous pouvez imaginer lire », avec le risque de les empêcher de lire les autres. Donc c'est un équilibre à trouver, pour orienter. C'est un jeu pas évident à trouver, mais la

librairie pop-up est une réponse, mais surtout le contexte relationnel : sortie de la messe, sortie d'événements, etc.

CAMILLE ANDRES — Donc on voit que le livre s'inscrit vraiment dans un contexte social, et que c'est tout à fait différent des réseaux sociaux, des chats IA, où en fait on se retrouve souvent seul, sans intermédiaire, face à des discours ou des réponses toute faites. Là, c'est complètement différent, donc je pense déjà que c'est une nuance importante à apporter. Et puis, Nicole, vous me disiez que ce contexte social, vous l'observiez aussi pas mal chez les jeunes : en fait, il y a des groupes de discussion pour parler d'un livre, c'est-à-dire qu'on va lire un livre, mais aujourd'hui on ne lit plus le livre tout seul dans son coin. Moi, à mon époque, ma génération, c'était effectivement on s'évade, on se replie un peu sur soi ; c'était peut-être vu comme une bulle d'isolement, le livre. Aujourd'hui, plus du tout, c'est-à-dire que c'est plutôt un repère commun, comme une communauté. Vous aviez cité *Harry Potter*, par exemple.

NICOLE AWAIS — Oui. On a vu ça chez nous en tout cas pendant le Covid, où des ados se sont regroupés dans des groupes WhatsApp pour discuter de choses qu'ils avaient lues. Ça a bien marché en tout cas pendant l'époque du Covid, et je pense qu'ils avaient besoin de moyens d'échange. À côté de ça, je serais un peu plus critique, j'ai quand même l'impression que dans ma génération et celles qui suivent, je serais beaucoup plus active pour utiliser l'IA. Je pense que les gens, quand ils ont une question, surtout



« Une des grosses plus-values du livre, c'est que ça nous confronte à quelqu'un qui pense différemment. » — Nicole Awais

©Gérard Jaton

aujourd'hui, ils posent la question à l'IA. Si par hasard l'IA n'a pas toutes les réponses que j'espérais, peut-être que j'irai chercher un petit peu plus loin. Mais j'ai l'impression que l'IA prend beaucoup de place par rapport aux questions qu'on se pose : on le sait, l'IA, plus on lui pose de questions, plus elle va dans notre sens, donc plus on a l'impression qu'elle nous comprend, et plus on a l'impression qu'elle répond bien à nos questions parce qu'elle répond à ce que je cherche. Mais j'ai l'impression que la lecture devient toujours plus un effort. Si je condamne mes étudiants à lire, j'espère qu'ils le font et qu'ils ne vont pas le faire résumer par l'IA, mais j'ai l'impression que c'est toujours plus une volonté, c'est beaucoup moins spontané. Si je me rappelle bien quand j'étais étudiante, et ça fait longtemps, on n'avait pas tellement le choix : on allait lire et ça nous semblait tellement normal de passer des journées dans la bibliothèque pour lire. Aujourd'hui, je pense qu'un jeune, il ne sait plus ce que c'est : passer une journée dans la bibliothèque, ou alors il a été condamné. Je pense que là, on a une vraie inversion, et ce que je trouve problématique là-dedans, c'est que quand je travaille plus avec l'IA, je reste de plus en plus dans une mono-pensée, et l'avantage du livre, c'est que si je lis quelque chose, ce n'est pas la réponse que je voulais quand je posais la question. Si je fais une lecture,

forcément il y a des choses qui vont m'énervier, et donc je suis confrontée à quelqu'un qui pense différemment de moi. Je pose la question à l'IA et j'ai la réponse dont j'ai envie ; plus je vais la questionner, plus elle répond comme j'aime qu'elle réponde, et plus je suis dans une pensée unique. Et pour moi, une des grosses plus-values du livre, c'est que ça nous confronte à quelqu'un qui pense différemment.

CAMILLE ANDRES — Cette question sociale, le fait d'être confronté à quelqu'un d'autre, d'affronter la différence, donc la vivre, finalement c'est ce que vous avez mis en œuvre, Sara, avec les jeux de cartes que vous avez rapidement évoqués tout à l'heure. On peut peut-être un petit peu les développer. Il y en a deux, je pensais à « Antidote », mais on peut parler des deux. Comment ça fonctionne ? Est-ce que ça remplace le livre ? Et finalement, est-ce que ça joue un peu le rôle de l'IA ? Parce qu'il s'agit aussi de questions existentielles auxquelles on peut se confronter, qu'on peut partager avec cet outil.

SARA LANDES — Il y a toujours l'optique de créer des portes d'entrée. « Antidote », c'est un jeu de cartes où en gros vous avez sur le recto une action à faire, et sur le verso un verset qui est en lien avec cette action. Donc vous faites l'action, et vous donnez cette carte à la personne, comme ça la personne fait cette bonne action : voilà, c'est un truc en chaîne.

CAMILLE ANDRES — Vous pourriez juste donner un exemple de bonne action ?



« Créer du social autour du livre, c'est pouvoir sortir de ces pensées-là. » —

Sara Landes

©Gérard Jaton

SARA LANDES — Je ne sais pas. Par exemple, tenir la porte aux sept personnes qui vont entrer, et à la dernière personne qui entre vous lui donnez la carte et elle devra faire ça la prochaine fois. C'est un peu des bonnes actions à faire comme ça, elles sont utiles avec un petit verset qui peut être en lien indirectement avec cette action. Mais le but, c'est de mettre en action et de se dire : « Pourquoi ils ont collé ce verset derrière ? » « PlaySpi », c'est encore autre chose : on réagit par rapport à une pensée qui est dite, à un verset. On va dire : « Je ne suis

vraiment pas d'accord avec cette pensée-là, ou ce verset, ça je ne le comprends pas. » Et on entre en dialogue, en groupe, les uns avec les autres. En fait, ce genre de jeux se multiplie pour les aumôneries, les scouts, les catéchumènes, tout ça, parce qu'ils ont besoin justement de créer cette attention pour les jeunes, et de sortir de cette pensée unique pour que les jeunes qui ne comprennent pas puissent s'exprimer. Le jeune qui est à côté de moi, il peut avoir une réponse autre, elle est valable, je peux ne pas être d'accord, mais elle est là, et ça décloisonne le côté « aller vers l'IA », mais je ne sais pas encore si c'est vraiment complètement le réflexe. De toute façon, peut-être pour nuancer un peu, je

pense que le livre peut aussi être vecteur d'une pensée unique : on peut se dire qu'on va lire que des livres qui vont dans notre sens, donc il y a aussi ce côté très unilatéral qui n'ouvre pas. Créer du social autour du livre, c'est pouvoir sortir de ces pensées-là, et justement de se dire : « Ah ! vraiment, autour de moi on est dix et il y a dix personnes qui pensent différemment. » Et pourtant, c'est le même livre. Et pourtant, ils viennent plutôt compléter que s'opposer.

CAMILLE ANDRES — Et vous disiez que ces jeux de société, ça marche très fort. Il y a d'autres maisons d'édition qui en font en Suisse. Donc c'est qu'il y a besoin de cet élément social, ça répond à un vrai besoin.

SARA LANDES — Il y a à la fois des personnes créatrices de ces jeux-là, de ces outils, qui viennent vraiment nombreuses vers nous, mais aussi des demandes, comme je disais, des aumôneries de jeunes, des scouts, tout ça ; ils ont besoin de ce type de matériel, donc ça vient répondre aussi à ça.

CAMILLE ANDRES — Créer du social autour du livre, c'est un petit peu ce que vous avez fait avec le réseau « MyChurch », Pascal. Est-ce que vous pouvez nous en dire un peu plus ? Ce n'était peut-être pas tout à fait le même besoin, mais c'est quand même réunir une communauté, peut-être pas uniquement autour du livre, peut-être plus autour de la paroisse ?

PASCAL ORTELLI — « MyChurch », c'est une application que vous pouvez télécharger gratuitement sur les Play Stores. Et on est partis de cette intuition-là : la mission des sœurs, de l'œuvre plus généralement de Saint Augustin, il y a cent vingt ans on disait que c'était « être au service de la bonne presse » ; aujourd'hui, la signature était déjà à l'origine, c'est donner une voix à Dieu. Donc le côté social, le côté relationnel est constitutif de notre ADN à Saint-Augustin, et ça passe, ça continue



« Le côté social, le côté relationnel est constitutif de notre ADN à Saint-Augustin. » — Pascal Ortell
©Gérard Jaton

de passer, et ça a passé jusqu'à maintenant par les bulletins paroissiaux, l'organe de communication, d'information, et au départ il avait vraiment été pensé comme ça pour créer du lien dans la paroisse. Aujourd'hui, on prolonge simplement cette intuition en utilisant les moyens digitaux actuels, une application, à géométrie variable, où en deux scrolls on peut changer de communauté, où on peut passer d'une paroisse ici dans Lausanne à une paroisse valaisanne si on est au chalet le week-end, où vous allez retrouver les informations, où vous allez retrouver le pendant d'un groupe WhatsApp. On a beaucoup travaillé aussi la question des autorisations et de la protection des données. Et surtout cela permet une flexibilité beaucoup plus grande que le papier, c'est-à-dire que vous avez votre curé qui est en retard malheureusement pour la messe, et hop ! il peut vite envoyer une notification et les paroissiens de la communauté qui suit cette paroisse sont informés. Ça, c'est l'idée. Après, pour le

social, on ne le perd pas non plus de vue dans notre librairie de Saint-Maurice. Moi, une chose qui m'a beaucoup touché quand j'ai commencé à Saint-Augustin, c'est cette chance d'avoir des religieuses qui y travaillent, qui sont là, qui se donnent, et vous ne vous rendez pas compte du nombre d'heures d'écoute et d'accompagnement qu'on fait dans cette librairie. Et pour moi ça c'est vraiment aussi un signe encourageant.

CAMILLE ANDRES — On parle de la foi, et au cœur de tout ça, il y a quand même la Bible. Est-ce que par essence la Bible est un livre qui a besoin de communauté ? C'est-à-dire qui, paradoxalement, ne se lit pas tout seul, mais qui doit être lu en groupe, qui appelle la discussion, le questionnement, parce que c'est un livre complexe, parce qu'il a quinze mille versions, quinze mille interprétations possibles. Donc là, Matthias, vous aviez aussi une expérience à partager autour de ça, des groupes de lecture que vous avez mis en place, et qui, je crois, marchent bien auprès des jeunes.



« L'Évangile rassemble, c'est évident. Ce n'est pas juste un livre. » —
Matthias Rambaud
©Gérard Jatton

MATTHIAS RAMBAUD — Des jeunes et des moins jeunes. L'Évangile rassemble, c'est évident. Ce n'est pas juste un livre, je crois que c'est une Parole Vivante. Je peux l'expérimenter, ce qui me touche. C'est ce que je me dis dans certains groupes : c'est complètement éclectique, on ne se serait jamais rencontrés autrement. Le fait qu'on partage ensemble l'Évangile, c'est le sujet de notre rassemblement, c'est pour ça qu'on est là. On va partager en profondeur à partir de cette parole avec des personnes avec qui on n'aurait jamais partagé,

et ça c'est quelque chose qui m'interpelle particulièrement : effectivement, on crée un contexte, on le travaille beaucoup. On a des micro-communautés pour les ados, mais aussi pour des adultes : on a commencé avec des trios pendant le Covid, on s'est dit que ça marchait bien. Mais quand il y en a un qui est malade, il n'y en a plus que deux, donc c'est bancal, c'est plus vraiment un petit groupe, c'est un duo. Et du coup on a essayé d'augmenter le nombre de personnes ; on a commencé pour les jeunes, on a fait après pour les moins jeunes. Donc en fait, on crée ce contexte relationnel.

CAMILLE ANDRES — Quand vous dites « micro-communautés », c'est quoi exactement ?

MATTHIAS RAMBAUD — Des petites communautés d'église.

CAMILLE ANDRES — Donc cinq personnes ?

MATTHIAS RAMBAUD — Entre cinq et douze, mais douze c'est beaucoup.

CAMILLE ANDRES — Et à quelle fréquence ?

MATTHIAS RAMBAUD — Pour les adultes, tous les quinze jours, parce qu'ils ne peuvent pas toutes les semaines, mais je suis sûr qu'on pourrait toutes les semaines. Pour les jeunes, toutes les semaines.

CAMILLE ANDRES — Et comment vous avez communiqué l'info ? Est-ce que c'est passé par les réseaux ?

MATTHIAS RAMBAUD — Alors, la toute première communauté, c'est vieux. On avait des jeunes qui venaient là, qu'on voyait régulièrement dans le contexte de la paroisse, et on leur a simplement dit : « Et si tu voulais avancer un petit peu dans ta foi en lisant la Parole de Dieu, on pourrait créer quelque chose. » Et on s'est dit qu'on allait jouer, ouvrir la Bible, prier, partager, et prier. Et on a fait ça pendant deux ans, et puis après, on s'est dit qu'on ne pouvait pas garder ça juste pour six ados, on va le faire de manière



« Plus je vais jouer avec des jeunes, ou des adultes, plus ensuite la lecture, le partage et la prière vont être intenses au niveau relationnel, parce qu'on crée du lien, en fait.. » — Matthias Rambaud

plus large ; on a créé ces micro-communautés qu'on appelle les « Connexus Groupes », qui se voient chaque semaine ; on en a entre trente et quarante. Et ensuite, on s'est dit qu'il fallait qu'on fasse ça pour les adultes aussi : pourquoi eux n'y auraient pas droit aussi ? Donc voilà, c'est un réseau de micro-communautés. Mais on cherche vraiment ça : c'est le contexte relationnel qui permet le partage. On parlait du jeu tout à l'heure : je sais que certains me prennent pour un guignol quand je dis ça, mais plus je vais jouer avec des jeunes, ou des adultes, plus ensuite la lecture, le partage et la prière vont être intenses au niveau relationnel, parce qu'on crée du lien, en fait. J'ai rigolé avec Anne-Marie, et c'est plus simple ensuite de partager l'Évangile avec Anne-Marie, surtout si on n'est pas de la même paroisse, qu'on n'a pas les mêmes expériences de vie. C'est quelqu'un de connu ensuite pour moi. Et c'est très impressionnant : si tu veux monter en intensités spirituelle et relationnelle, fais des jeux, mange un truc, bois une tisane ; il y en a qui mangent des chips, ce n'est pas le plus important. Mais créer un contexte relationnel qui va permettre ça. C'est ce qu'on peut expérimenter, et ça porte du fruit.

CAMILLE ANDRES — Et donc ça lit, à la fin. Ça provoque de la lecture. Ça lit et ça lie !

MATTHIAS RAMBAUD — Il y a cinq ans, j'ai offert une « Youth Bible ». J'étais tout fier : c'est une belle Bible pour les jeunes. Je l'ai offerte à quelqu'un de seize ans, qui était tout ému, qui m'a remercié par message, et qui m'a dit après coup : « En fait j'ai tellement envie de lire cette Bible, mais ça me fait tellement peur, elle est tellement grosse ! Mais est-ce qu'on va le faire ensemble ? » Et voilà, on s'est mis à six, toutes les semaines, à la lire ensemble, et les psaumes ont été une porte d'entrée.

NICOLE AWAIS — Je pense que la Bible, par définition, c'est un livre qui se lit seul et à plusieurs. Mais si on a une lecture communautaire, je pense que c'est aussi quelque chose qu'on doit lire, qu'on digère petit à petit. Je me souviens du chanoine Rey-Mermet de l'Abbaye, qui me parlait de « manger la Parole », cette idée que la lire ensemble c'est bien, mais il faut aussi avoir ce type de lecture individuelle. Et là, je pense que c'est typiquement un livre que je ne lirais pas sur mon téléphone ou une tablette, parce que je vais rarement le lire dans le train. Par contre, de pouvoir le lire, de prendre un passage, de le reprendre, pouvoir éventuellement le compléter, de revenir : j'ai gardé une Bible que j'ai reçue quand j'étais ado, et c'est assez drôle quand on revoit ce qu'on avait noté en lisant tel passage, et je trouve qu'il n'y a que le livre qui permet ça. Et aussi quand le livre est tout froissé parce que c'est la quatre-centième fois que je le mets dans mon sac. Je trouve qu'on a un autre rapport que quand c'est une tablette. Et ça je pense que c'est vraiment une force, la plus-value du papier, et que certains ouvrages portent plus.

CAMILLE ANDRES — Je vais passer la parole à Sara, qui bien sûr va réagir. Mais d'abord cette remarque : le livre, c'est au moins quatre cents ans de technologie, de recherches, de développement, d'innovation. On a l'impression parfois que les tablettes, le format numérique, les scrolls, etc., sont plus modernes, mais en fait c'est un concentré d'innovation, et c'est difficile de faire mieux, à vrai dire. Je ne sais pas quel est l'avis des éditeurs, et aussi leur réaction par rapport à la lecture de la Bible, aujourd'hui ?



« Il ne faut pas hésiter à naviguer d'une traduction à l'autre. » — Sara Landes
©Gérard Jatton

SARA LANDES — Oui, je voulais rebondir sur plusieurs points. Déjà, celui-là. C'est vrai que c'est un concentré d'innovation, dans le sens où on a du papier très fin, on fait en sorte que le livre soit accessible, ce sont des procédés de fabrication qui sont mis en œuvre. Et pour rebondir sur l'autre point, il y a eu, il y a quatre ans je crois, des statistiques qui montraient que la lecture de la Bible chez les catholiques était à 80% une lecture individuelle, et chez les protestants à 60%. Ils n'expliquaient pas

forcément ce qui faisait le pourquoi de cette différence, mais peut-être que c'est une histoire de groupe d'étude de Bible, comment s'organise la vie ecclésiale autour de ça. Mais justement, en tant qu'éditeur, dans cette lecture individuelle, ce à quoi on va essayer de réfléchir, c'est, devant cette complexité que peut être le texte biblique, qui est une bibliothèque, il ne faut pas l'oublier, où moi la première je choisis quel livre je vais lire dans la Bible, parce qu'il y en a qui ne me disent rien du tout, ne serait-ce que le thème : le Livre de Job, non, j'ai envie de rire, je ne vais pas lire ça de suite ; les Évangiles, ce sont plus des histoires, donc c'est plus facile d'y entrer. Donc à nouveau, c'est comment, en tout cas pour la Bible, créer autour des outils, des commentaires légers, pas qui viennent

alourdir le texte, ou qui viennent le rendre encore plus difficile d'accès. C'est comment faciliter cette lecture pour que de façon individuelle on comprenne. Par exemple, il y a cette traduction qui dit ça de cette façon, et j'ai vachement mieux compris que la 1910 qui me dit ça en vieux français, où je n'avais pas compris ce vocabulaire. Donc c'est aussi s'octroyer ce choix-là parmi cette diversité de traductions qu'on a dans le milieu francophone ; c'est vraiment une bénédiction, parce que tous les pays, toutes les langues n'ont pas de traduction, mais là c'est à foison en français. Donc il ne faut pas hésiter à naviguer d'une traduction à l'autre, aussi quitter une traduction dans laquelle je connais tellement bien le texte biblique, sans vraiment la comprendre pour autant, et là si je le lis en français courant, et tout s'éclaire. Donc le travail d'éditeur, c'est aussi ça, je pense, rendre le texte accessible dans son essence, mais aussi dans ce qu'on peut mettre autour, et même de le rendre ludique. Par exemple, il y a eu le « Bible Journaling » qui s'est beaucoup développé : on écrit, on dessine sur des marges à côté du texte biblique ce que le texte nous évoque. Et voilà, c'est comment créer du lien avec ce texte à travers quelque chose de plus créatif. Ce sont toutes ces choses auxquelles les éditeurs essaient de réfléchir.

CAMILLE ANDRES — Je suis obligée de parler de l'IA à ce moment-là, parce que forcément, quand on ne comprend pas, soit on va chercher dans d'autres versions ou bien l'éditeur propose une version plus simple, mais il y a aussi ce réflexe d'aller chercher avec l'IA. Comment est-ce qu'en tant qu'éditeur ça vous challenge, que ce soit l'IA maintenant, ou bien tout simplement tous ces contextes sociaux de lecture qui prennent une importance aujourd'hui capitale ? Quand on fabrique un livre, quand on diffuse aussi le livre, -il y a toute la question de la diffusion-, comment est-ce qu'on pense finalement un ouvrage aujourd'hui avec ces questionnements ? Est-ce qu'on met des QR codes dans les livres ? Est-ce qu'on fait des TikTok pour annoncer une parution ? Qu'est-ce que ça change dans votre job ?

SARA LANDES — Je peux apporter un élément de réponse. Justement, nous, on est en train de faire une Bible où on a intégré des QR codes pour pouvoir écouter des podcasts, parce qu'on est aussi dans cette réflexion plus large sur toutes les personnes qui ont des difficultés de lecture ; c'est comment aussi les faire entrer dans ce texte, parce que là, c'est une Bible adaptée pour les personnes dyslexiques. On peut penser à tout ce qui est lecture en braille, ou ce genre de choses, il ne faut pas non plus oublier ce



« Le numérique vient créer l'achat derrière. » — Sara Landes
©Gérard Jaton

lectorat-là. Pour nous, en fait, le numérique est assez au service de la vente, parce que ce qui va être prescripteur, c'est tout le numérique : est-ce que l'auteur est sur Internet ? Est-ce qu'on a des influenceurs ? On appelle ça les « BookTok », qui font qu'il y a des ventes qui explosent. Il y a une librairie qui avait fait une vidéo sur une Bible, qui date pourtant, c'était sur une Nouvelle Bible Segond,

on venait simplement de faire une nouvelle couverture ; elle fait une vidéo, huitante ventes derrière. Et c'était une Bible assez onéreuse, je crois, autour de cinquante euros. Et ce qui peut faire qu'un livre va être acheté derrière, c'est s'il est adapté dans un autre format, même si c'est adapté en BD ou en vidéo. Donc en fait, le numérique vient créer l'achat derrière. Ça, on ne peut pas faire sans, c'est vrai que même maintenant, passer par des influenceurs, on est obligés de se poser la question et de voir aussi ce qui peut être fait de ce côté-là commercialement. Donc ce sont des choses qui sont au service du papier.



« Sans l'IA, je n'arriverais plus à remplir mon cahier des charges. » — Pascal Ortell
©Gérard Jaton

PASCAL ORTELLI — Je vais parler un peu plus de l'IA *intra muros*. Moi, c'est clair que sans l'IA, je n'arriverais plus à remplir mon cahier des charges, qui a grossi. Dans ce sens-là, c'est un outil précieux et, je dirais, ma ligne de conduite est toujours de l'utiliser pour des tâches fastidieuses, pour me dégager du temps relationnel avec les auteurs, donc pour du temps plus humain. Après, c'est clair qu'au niveau de la promotion, on n'est pas encore aussi loin à essayer de tout faire avec l'IA, mais

c'est vrai que le rôle des influenceurs, le rôle aussi du numérique est capital. J'ai sorti ce chiffre aussi aujourd'hui par rapport à l'envie de lire : pour 28% des jeunes, c'est après avoir vu un film ou une série qu'ils viennent au livre. Donc c'est indéniable que le numérique nous sert de prescripteur. Et ce chiffre est encore beaucoup plus haut : 58% pour les 16-19 ans. Donc là, je crois que c'est assez parlant.

CAMILLE ANDRES — Et puis il y a aussi la question des genres. J'ai vu qu'il y a la romance halal maintenant comme il y a des romances chrétiennes. En fait, en ligne, il y a des sous-communautés très spécialisées, et effectivement ça crée des communautés, des portes d'entrée, un peu comme la saga *Harry Potter* peut être la porte d'entrée vers la littérature fantasy, etc. Est-ce que c'est quelque chose qui émerge aussi dans vos communautés, dans vos lectorats ? C'est encore un trend américain qui débarque en Europe, mais je ne sais pas si vous le remarquez aussi.

SARA LANDES — En matière de genre littéraire, ça a du mal à s'installer, par exemple tout ce qui est roman biblique, par rapport aux États-Unis où ça a déjà une très grande place, mais pas encore tant dans le paysage français. Mais ça commence parce qu'il y a toujours une certaine influence outre-Atlantique. Il y a des choses qui s'installent, en revanche, dans le côté genré homme-femme, là c'est déjà beaucoup plus marqué dans la façon dont certains livres sont faits ou imaginés par les éditeurs et les auteurs.

CAMILLE ANDRES — C'est-à-dire ? Vous genrez, vous pensez au public qui va acheter les livres ?

SARA LANDES — En fait, c'est tout bête, mais par exemple, pour la Bible, vous en faites avec une couverture rose, vous êtes sûr à 95% que ce sont des femmes qui vont l'acheter. Et ce sont des choses qu'on voit, qui fonctionnent : il y a des publics vraiment pour ça, simplement sur une couverture, ce n'est plus tant qu'on va chercher une traduction de la Bible en particulier, mais ça va être un achat de couverture. Il faut imaginer à chaque fois, se dire quel public j'ai ; le « Bible Journaling », ça va être beaucoup plus de femmes qui le font, donc on va essayer de faire en sorte que ça parle plus rapidement aux femmes. Ce sont donc des pratiques de la Bible, ou des aspects purement esthétiques, qui entrent en compte aussi.

CAMILLE ANDRES — Et quand vous avez pensé le manga *Marie*, vous l'avez pensé pour quel public ?

SARA LANDES — La BD, c'est je ne sais plus quel pays, la Finlande ou la Suède, qui avait fait ça. Moi, je n'ai pas vu de genre derrière cette BD, mais c'est vrai que normalement, comme vous le disiez, ce sont plus les hommes qui lisent les BD. Donc est-ce que l'auteur avait pensé à ça ? C'est un homme, donc peut-être.

CAMILLE ANDRES — Merci beaucoup. En tout cas, on voit qu'il y a des pratiques et des stratégies marketing derrière qui s'adaptent à ces transformations, à cette culture numérique. Peut-être pour conclure, je vais vous demander à chacun une solution face à cette transformation du livre, de la cognition, de la pensée, de notre temps d'attention, de nos besoins sociaux, de nos envies. Qu'est-ce qui vous paraît une voie durable, porteuse de sens à investir dans votre rayon d'action, pour ces prochaines années, pour faire face à ces transformations qu'on rencontre ?

SARA LANDES — Je ne sais pas du tout si c'est la solution, mais en tout cas, une piste : c'est de continuer le livre papier, ne serait-ce que pour justement offrir ces lieux de recherche et de réponse. La question derrière, c'était pourquoi les gens vont chercher sur l'IA : est-ce que c'est parce que parfois on a des questions un peu sensibles et on n'a pas envie de se faire juger derrière ? Mais en tout cas, continuer le format papier, parce que l'objet livre vit au-delà de ce qu'il est, il se prête, il peut s'annoter ; l'objet livre en lui-même



« L'objet livre vit au-delà de ce qu'il est, il se prête, il peut s'annoter. » —

Sara Landes

©Gérard Jatton

crée tellement de choses autour de lui. C'est continuer cet engouement-là, de l'encourager au maximum, et d'être modèle autant que possible, justement, par rapport à ce qu'on disait : « ils achètent

des livres pour leurs enfants, mais n'en achètent pas pour eux-mêmes », et c'est peut-être en acheter pour soi, et comme ça on peut lire aussi et être modèle là-dedans.

NICOLE AWAIS — Une des pistes aussi, ce serait avoir des choses qui font les liens entre les gens. Pour moi, le livre a une plus-value, et a encore plus de plus-value s'il permet à la fois d'avoir des connexions dans les réseaux sociaux, d'avoir des réflexions sur Internet, d'avoir des connexions avec une communauté de personnes, de vraies gens, et des connexions aussi avec moi. Donc quelque chose qui crée différentes formes de connexions et de relations, un livre qui crée des liens, comme les QR codes, ou bien quelque chose qui permet d'aller rechercher dans les différentes formes, que l'on a aujourd'hui, qui nous permettent de développer la connaissance et d'avoir des liens qui se font.



« Et puis ne lâchons surtout pas le livre. Je pense que contrairement à l'IA ou le numérique, le livre est durable ; il va durer, ne vous inquiétez pas. » — Matthias Rambaud

©Gérard Jaton

MATTHIAS RAMBAUD — J'ai un aveu : je suis un très mauvais lecteur, je décroche très vite, je m'ennuie très vite. Je supporte difficilement les livres où l'auteur tourne autour du pot pendant quarante-huit heures pour me dire un truc essentiel. Je décroche très vite. Plus on prend de l'âge, ou on prend des responsabilités, moins on a le temps. Comme je le disais tout à l'heure, un adulte a trois minutes de concentration, il a tellement de charge mentale. Donc

morcelez, morcelez vos lectures : cinq minutes par jour, ça ne fait pas de mal, et pour quelqu'un comme moi qui a de la peine à rester concentré sur sa lecture, ça aide vraiment. Et puis ne lâchons surtout pas le livre. Je pense que contrairement à l'IA ou le numérique, le livre est durable ; il va durer, ne vous inquiétez pas.

PASCAL ORTELLI — Une piste, et de loin pas une solution, que j'aimerais reprendre de la dernière encyclique du Pape, *Magnifique humanité* ; ça c'est déjà tout un programme. Mais d'abord, j'ai été assez frappé de cette citation de Romano Guardini : « L'homme moderne n'a pas reçu l'éducation nécessaire pour faire un bon usage de son pouvoir. » Face à l'IA, comment le livre peut répondre en partie à ça, en faisant droit à une certaine complexité dont on parlait au début ? Pour ma part, cela ne passe pas forcément par l'édition de gros traités ou de nouvelles *Somme de théologie*, mais c'est, dans notre catalogue, de faire droit aux témoins. C'est vrai que nous avons cette catégorie aux éditions Saint-Augustin, « Témoins pour aujourd'hui » ; et donc, une piste est de faire droit à ces récits, qui parlent peut-être aussi plus facilement aux gens qu'une synthèse théologique. Il faut les deux, bien sûr. Et deuxième chose aussi, tirée de l'encyclique, c'est promouvoir une écologie de la

communication, et ça rejoint un petit peu ce que Nicole disait, d'avoir une espèce d'écosystème vertueux, d'avoir un livre qui est passeur de liens.

CAMILLE ANDRES — Merci beaucoup pour vos partages. On va tout de suite passer aux questions de la salle, j'imagine qu'il y en a. On a un petit moment.

QUESTION 1 — Il me semble qu'on n'a pas parlé de deux choses. Au niveau de la durabilité du livre : est-ce qu'on aura toujours assez de cellulose pour en produire ? C'est quand même une question qui se pose. Et parmi le nombre de livres qu'on édite, il y en a des bons, il y en a des moins bons, il y en a des excellents. Comment ce choix va pouvoir se faire si on a moins de cellulose à disposition ? Je pense que les éditions là-dessus auront une grande responsabilité. Et l'autre chose, qui est aussi importante, c'est qu'il y a des auteurs qui se lisent facilement, qu'on aime lire, et d'autres qui sont gnangnan, qui nous endorment, et d'autres qui nous stimulent. Et ça je pense que c'est des choses qu'on pourrait aborder, ça m'intéresserait de savoir ce que vous en pensez.

MATTHIAS RAMBAUD — Pour la cellulose, il faut reboiser. Reboisons, replantons des arbres, s'il vous plaît. Mais peut-être qu'un éditeur, ou une éditrice, pourrait répondre.

PASCAL ORTELLI — Dans la faïtière interprofessionnelle romande LivreSuisse, il y a une commission pour l'écologie du livre qui s'est mise en route, c'est un sujet qu'on est vraiment en train d'empoigner. Après, c'est clair que chaque éditeur en Suisse a sa responsabilité ; il n'y a pas que la cellulose du papier, il y a aussi tous les flux entre le distributeur et le libraire, les retours du libraire chez le distributeur : ça implique d'être au plus juste à chaque échelon de la chaîne du livre. Et c'est vrai que, nous, une chose qui a vraiment pu nous aider, c'est l'impression à la demande, c'est cette possibilité de partir sur du micro-tirage. Qui dit micro-tirage, dit aussi éviter de pilonner, de détruire des exemplaires, parce que là, c'est quand même un paradoxe dans ce métier d'éditeur, que de produire pour détruire. Mais là, ce système d'impression à la demande est déjà un premier pas vers l'écologie. La France est peut-être plus avancée dans ce qu'elle propose, mais en Suisse romande, on a bien conscience qu'il y a un réel problème.

SARA LANDES — Le milieu de l'édition papier a quand même des restrictions, il y a une traçabilité du papier, il y a des choses qui se mettent en place pour tout cet écosystème. Après, pas sûr que le numérique soit moins énergivore et moins polluant, ça c'est une bonne question. L'IA explose tout ce qui est question d'énergie, donc pour l'instant, le papier est presque le plus écologique. Après, c'est aux éditeurs de choisir, par exemple où faire imprimer, s'il vaut mieux



« Pour l'instant, le papier est presque le plus écologique. » — Sara Landes
©Gérard Jaton

imprimer en Europe, au plus proche, ou s'il faut le faire en Asie. C'est aussi à l'éditeur, éthiquement, écologiquement, d'essayer d'y réfléchir, et comme tu le disais au niveau du nombre de tirages, de faire des choses cohérentes.

Après, pour ce qui est d'appréciation des livres gnanngnan et d'autres qui sont beaucoup plus profonds, j'ai envie de dire que c'est à l'appréciation du lecteur : il y a des choses qui vont me bouleverser, j'en parle à mon voisin, et lui, ça ne lui fait ni chaud ni froid. Il y en a pour tous les lecteurs ; il y en a qui ont besoin de ce stade-là « gnanngnan », il y en a qui ont besoin du texte philosophique, intellectuel, ça va les booster. Moi, je m'en fiche, du moment que les gens lisent et qu'ils s'intéressent à des sujets ; quel que soit leur niveau de lecture, j'ai gagné s'ils ont lu un livre, et que ça les a fait réfléchir, et que ça les a boostés d'une façon ou d'une autre même si c'est juste créer une petite émotion.

QUESTION 1 — Il faut que je précise : par « gnanngnan », je pensais au style d'écriture. Il y a des gens



« Se confronter à un livre que je trouve personnellement mortel, parfois ça me confronte à une autre culture. » — Nicole Awais

©Gérard Jaton

qui abordent des sujets très intéressants, mais ce n'est pas intéressant à lire à cause du style. C'est ça. Ce n'est pas au niveau du choix du sujet, je précise.

NICOLE AWAIS — Oui, on pourrait dire la même chose pour le monde enseignant. Je pense qu'il y a aussi des questions culturelles autour. Il y a des auteurs – je pense à Vygotski par exemple, qui, en cinquante pages, vous expliquent une pensée, c'est complexe, on est bien assis, on se concentre, on y arrive, et quand on arrive à la cinquantième page, il

vous annonce avoir expliqué tout ça, mais qu'il pense l'inverse. Et pour moi, c'est typique d'une certaine culture. Certaines cultures, en fait, ont besoin de faire énormément de détours pour arriver au centre et la culture hébraïque en est un exemple. Dans la lecture, parfois on est confrontés à des styles qui ne nous conviennent pas, et ça fait partie de la richesse culturelle. Se confronter à un livre que je trouve personnellement mortel, parfois ça me confronte à une autre culture, et si j'arrive à passer outre, cet effort que je vais devoir faire, peut-être que j'apprendrai à rencontrer une autre façon de penser, divergente non seulement dans le fond, mais dans la forme.

CAMILLE ANDRES — Je partage juste ce conseil de Michel Serres, philosophe qui est malheureusement disparu, qui disait que pour rester jeune, il lisait chaque jour dix minutes d'un ouvrage auquel il ne comprenait absolument rien, un ouvrage de maths, par exemple. Ça le forçait justement à s'accrocher, à se remettre en question. C'était son conseil pour vivre longtemps, voilà. D'autres questions ?

QUESTION 2 — D'abord, un grand merci pour les interventions très intéressantes. J'ai une question aux journalistes : on parle du papier qui disparaît dans le journalisme, qui est de plus en plus remplacé par Internet. Comment faites-vous pour attirer les gens sur la plateforme ? Quels sont vos moyens de

suivi ? puisqu'on sait qu'il y a des statistiques sur les plateformes qui se font là-dedans, avec l'algorithme Google. Comment faites-vous pour déterminer l'attraction, pour attirer des lecteurs dans vos systèmes en ligne ? Vos systèmes qui pourraient être aussi un moyen pour attirer du livre. Une remarque juste comme ça, en passant, pour dire qu'il y a des livres vis-à-vis desquels on change. Au début, J. R. R. Tolkien, je n'ai pas pu passer la dixième page, parce que ça ne m'intéressait pas, et j'ai vu le film, j'étais passionné avec mes enfants ; j'ai repris le livre, et j'ai eu une autre approche du livre, ce qui m'a permis de le lire d'une autre manière. Et je pense qu'on évolue aussi dans notre style de lecture, dans notre style de pensée pour accéder à des livres.

CAMILLE ANDRES — Merci. Je pense que tout le monde a relu l'*Odyssée* cet été. Mais ce n'est pas tellement le sujet de la table ronde. Pour le média pour lequel je suis employée, « Réformés », je ne crois pas qu'on ait une grande stratégie ; je crois que pour l'essentiel, c'est basé sur les réseaux sociaux. Et on n'est pas un média modèle : je pense que la plupart des médias aujourd'hui ont une stratégie qui



« Le futur de la presse et des médias, je pense, ce sont des articles sur mesure. » — Camille Andres
©Gérard Jaton

utilise divers canaux, à la fois effectivement suivre le lecteur par le biais de cookies, utiliser les réseaux sociaux, organiser des événements physiques ; en fait, c'est toucher des communautés, c'est se greffer sur des communautés qui existent, ou construire des communautés. Mais ça dépend vraiment du type de média, de son ancienneté, de l'audience qu'il a déjà. Après, il y a des médias 100% en ligne qui se montent, et qui, eux, réussissent à attirer un nouveau public, parce qu'ils sont dans une niche qui n'est pas adressée par d'autres médias. Et pour aller très vite, il y a une nouvelle méthode qui a été développée, qui est notamment utilisée par la BBC, qui s'appelle « User Needs Model » : c'est en fait construire le média sur les besoins de l'utilisateur. Ça veut dire qu'on va arrêter d'être « top down », on va arrêter de dire : « Voilà l'article, on a décidé de traiter le dernier discours de Trump comme ça. » C'est plutôt de se dire : « Toi, l'utilisateur, de quoi tu as besoin maintenant ? est-ce que tu veux être informé ? est-ce que tu veux être divertie ? est-ce que tu veux approfondir la question ? » C'est proposer le format selon le besoin du lecteur. Ça peut être un quiz, ça peut être une carte, ça peut être un article de douze mille signes ; donc vraiment, c'est du sur-mesure. Donc le futur de la presse et des médias, je pense, ce sont des articles sur mesure. Mais là où je travaille, on n'en est pas encore là.

QUESTION 2 — Ça peut donner des pistes aux éditeurs, le sur-mesure.

CAMILLE ANDRES — Oui, ça peut donner des pistes aux éditeurs. Est-ce que c'est une piste chez vous, le sur-mesure ? Ça me paraît difficile d'un point de vue industriel.

SARA LANDES — Oui, au niveau de l'impression à la demande, ce n'est pas facile non plus. Par exemple, si on prend une Bible, je peux la customiser comme je veux, je choisis telle ou telle couverture, tel format. Pour nous, c'est plus contraignant. Il y en a qui arrivent à faire ça, mais économiquement, pour nous, c'est compliqué.

CAMILLE ANDRES — Il y a eu la mode dans les voitures de choisir sa couleur de voiture, de personnaliser ses jantes. Pourquoi pas dans le livre ?



« Là oui, on est dans un label où l'auteur, le client, est roi. » — Pascal Ortellì
©Gérard Jaton

PASCAL ORTELLI — Nous, le livre sur mesure, on le propose dans le label « Terres d'encre », un label au sein des Éditions Pillet, dont je m'occupe également, que j'ai lancé, et qui est autour des récits de vie : un grand-papa qui veut écrire son histoire, laisser une trace pour ses petits-enfants, typiquement, qu'on peut tirer à dix, vingt, cinquante exemplaires. Là oui, on est dans un label où l'auteur, le client, est roi. Après, quant aux

outils numériques pour pousser les livres, j'ai assez peu de livres chez Saint-Augustin qui ont été transformés en films, surtout qu'on est beaucoup dans des essais ; mais je dirais que la chance qu'on a à Saint-Augustin, c'est qu'on essaie de développer cet écosystème : on a un lien avec les paroisses, on a un lien avec les particuliers. Donc, quelque part, on vient travailler sur tout cet écosystème. C'est une des différences de notre entreprise, au final.

CAMILLE ANDRES — Parenthèse : le récit de vie, que ce soit des individus ou alors des auteurs, c'est la grande tendance du moment. Je ne sais pas si vous voulez développer ce label que vous avez créé.

PASCAL ORTELLI — En deux mots, je suis parti du constat que durant la pandémie, je recevais plus de manuscrits que d'habitude, donc oui, les gens avaient un peu plus de temps pour écrire, et surtout ce type de récit qui ne trouvait pas forcément sa place en grande diffusion en librairie. Mais je trouve que ce type de publication fait partie de la mission intégrante de Saint-Augustin, de remettre la personne au centre. Et dans ce contexte-là, on a développé ce label où vraiment on peut faire du sur-mesure : ça va du récit particulier au récit d'entreprise, où on a fait l'histoire de la distillerie Morand, bien connue à Martigny, sur cinq générations. Donc ça peut vraiment être très, très large, et je trouve que c'est ça aussi qui est très intéressant dans ce métier d'éditeur, c'est le panel de personnes que je peux rencontrer au quotidien et dans des sphères complètement différentes.

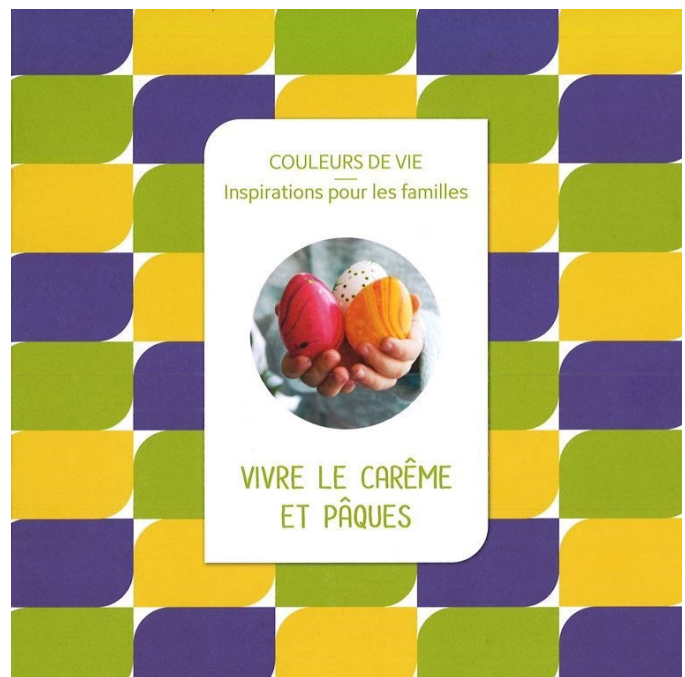
CAMILLE ANDRES — On voit donc que pour la transmission, le livre reste encore l'objet-phare. Est-ce qu'il y avait d'autres questions ?

QUESTION 3 — Oui, j'avais une question. Vous parliez de Bible, de nombre de Bibles éditées à peu près. Et on a vu qu'il peut y avoir différentes versions, mais combien de traductions ? Environ. Est-ce qu'il y a des nouvelles traductions ?

SARA LANDES — Je ne saurais pas dire exactement le nombre de traductions en français qui existent. Rien que concernant l'Alliance biblique française avec qui on est, il y a cinq traductions, mais ensuite, il y en a d'autres qui gravitent. Donc je pense qu'on est sur une quinzaine, peut-être presque une vingtaine même. Après, la durée de vie d'une traduction, d'une version, c'est autour de vingt ans, parce que la langue évolue tellement. Quasiment tous les vingt ans, on doit faire ce qu'on appelle une révision du texte. C'est un exercice qui se passe sur plusieurs années, donc la langue a encore le temps un peu d'évoluer, mais voilà, c'est rendre à nouveau toujours le texte intelligible aux contemporains avec une traduction qui a ses méthodes à elle. Comme je disais, par exemple celle qui date de 1910 peut être bien moins compréhensible que la nouvelle en français courant, qui est sortie en 2019.

CAMILLE ANDRES — L'importance du langage, effectivement, pour continuer à rester en phase avec son époque. Pour conclure, j'ai demandé à chacun des participants de ramener un livre qui se veut répondre aux enjeux du moment, aux enjeux dont on a discuté. Donc je vais les laisser partager chacun ce qui les inspire, en espérant que ça vous inspire, et puis on pourra conclure cette soirée autour d'un verre.

NICOLE AWAS — J'ai choisi une petite brochure qui s'appelle *Couleurs de vie*, qui travaille sur l'Avent, et une autre sur Pâques. Et ce que je trouve intéressant dans ce petit format, c'est que c'est une petite brochure qui est faite pour les familles. Et il y a beaucoup de choses très différentes à l'intérieur : il y a, d'un côté, des éléments qui sont des activités pour toutes les générations de la famille : les enfants, les ados, les parents, les grands-parents qui sont impliqués, avec un graphisme qui est sympa, et puis des allers-retours avec des sites et des choses qui sont proposées par QR codes, qui permettent de se relier avec la communauté, ou avec d'autres personnes autour de nous, dans un temps particulier. Il y a aussi des prières, des temps de réflexion, et c'est assez rare que je trouve quelque chose à lire qui permette de toucher tous ces éléments-là et toutes les générations. Donc c'est *Couleurs de vie. Inspiration pour les familles*.

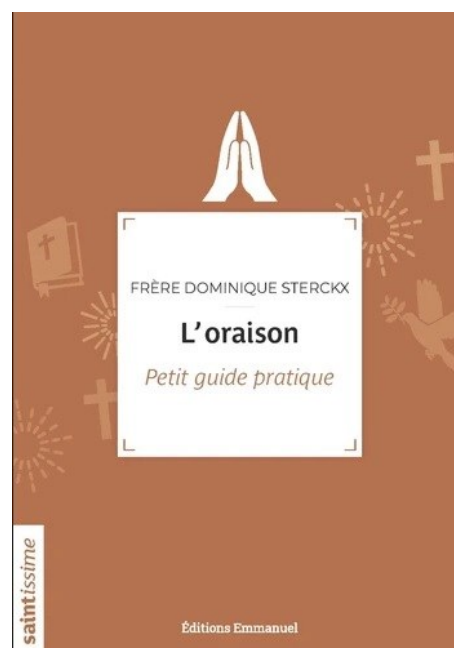


MATTHIAS RAMBAUD — J'ai choisi un petit livre sur l'oraison, la prière silencieuse, parce que c'est un sujet qui revient tout le temps, partout autour de moi : on aimerait beaucoup prier, mais on n'arrive pas. Du coup, le thème est intéressant. La chose qui m'a fait le prendre est qu'il est facilement reconnaissable ; il fait partie d'une collection au même style, et du coup c'est rassurant, je trouve, la collection. L'autre chose qui m'a intéressé dans ce livre, c'est que les chapitres sont courts, et ça, je

pense, pour un Matthias, c'est très pratique. Je sais que pour une personne de huitante-deux ans à qui je l'ai prêté, c'était pratique aussi, et je sais que ça l'est pour les personnes plus jeunes. Donc pour moi, c'est un format que je peux mettre dans mon sac, et qui est rassurant parce qu'il a une couleur, et je sais qu'il y en a sur d'autres sujets qui pourraient m'intéresser ; c'est éminemment pratique, je suis un praticien, donc c'est un manuel, ça donne des pistes concrètes. Et ça a été écrit par quelqu'un de crédible, c'est un moine qui a beaucoup prêché, et ça m'a été conseillé par une religieuse, qui m'a dit : « C'est le meilleur livre sur la prière. » Et je suis assez d'accord.

CAMILLE ANDRES — Une fois de plus, la dimension sociale.

MATTHIAS RAMBAUD — Oui, oui, elle m'avait dit : « C'est celui-là que je te donnerais ; tiens, prends. » C'est *L'oraison. Petit guide pratique* de frère Dominique Sterckx.



SARA LANDES — J'ai choisi un gros livre, qui se met dans le sac, mais il faut avoir un gros sac. Et c'est la Bible, qu'on a intitulé *ZeBible*. Ce n'est pas tellement une nouveauté, parce qu'elle existe déjà depuis un peu moins de vingt ans, mais c'est pour tout ce qui est autour, tout ce qu'elle contient. Comme j'ai dit, il y a le texte biblique, et c'est tout ce qu'il y a comme outils pédagogiques à l'intérieur ; vous avez beaucoup d'annexes, des cartes, il y a des portraits, des commentaires, un glossaire avec plein de vocabulaire, donc tout ce qui peut permettre de la comprendre. Normalement, elle a été pensée pour les 15-25 ans, mais je sais qu'il y en a beaucoup d'autres plus âgés qui l'utilisent, parce qu'elle est assez ludique et accessible. Tout là-dedans a été imaginé pour essayer de faciliter cette lecture individuelle et sociale, déjà parce qu'elle a été confectionnée, justement, dans un dialogue. Il y a un partenariat autour : elle est soutenue par, je crois, à peu près douze partenaires qui la font vivre. Et elle continue encore à construire ce dialogue-là au sein de tous ces partenaires. Je la recommande aussi pour tous les outils qu'il y a autour : je parlais de « PlaySpi », « Antidote », des jeux/des outils autour qui sont créés, des carnets, des cartes. Voilà, il y a tout un écosystème autour de *ZeBible*, donc si jamais c'est quelque chose, un outil que vous voulez avoir, je vous le conseillerais pour vos jeunes, et au-delà.

CAMILLE ANDRES — On précise juste que c'est fait par des protestants et des catholiques ensemble.

SARA LANDES — Oui. En fait, c'est un projet interconfessionnel, donc la Bible a été pensée justement pour tout le monde, c'est le cœur de ce projet, qui est assez unique : c'est tout le côté interconfessionnel, qui existe encore aujourd'hui.

CAMILLE ANDRES — Merci. Et puis, Pascal.



PASCAL ORTELLI — Si je m'écoutais, j'aurais pris un livre de Simenon. Quand je suis trop stressé, ou quand je suis en vacances, je lis du *Maigret*. Je dis bien je lis, je ne regarde pas ; je lis, ça me détend, et je trouve assez génial ce temps où pour téléphoner, on devait s'arrêter au bistrot, on devait descendre dans la rue. Mais pour répondre aux défis ambiants liés à l'IA, j'ai pris un livre de Gilbert Keith Chesterton, *La Sphère et la Croix*. Déjà, dans le titre, il y a tout un programme, et ce livre n'est peut-être pas très connu. C'est à la fois un conte philosophique, un roman dystopique, on ne sait pas trop où le classer. Le livre s'ouvre magistralement dans une machine volante qui s'écrase sur le toit de la cathédrale à Londres, la cathédrale Saint-Paul, et à bord nous avons le professeur Lucifer, qui est un rationaliste convaincu, qui croit que tout peut être expliqué, qui débat avec le moine Michaël, qui lui remet un petit peu les choses au centre. Et toute la suite du livre se poursuit non pas avec ces deux personnages, mais avec un fervent catholique et un fervent athée, qui viennent à essayer de faire un duel

à propos de leurs différences. Mais plus l'intrigue avance, plus ils commencent à s'apprécier, et se font enfermer dans un asile. Et tout le sens du livre, c'est de dire qu'il vaut mieux ne pas être d'accord sur des idées, et se battre pour cela et qu'au final l'indifférence est plus dangereuse. C'est ce que symbolise cet asile et cette pensée close, et ça, je pense que c'est le vrai danger de l'IA : nous faire croire que c'est inéluctable, nous faire croire que tout est plié d'avance, et je trouve qu'il y a là une forme de résistance. Donc voilà, c'est *La Sphère et la Croix* de Chesterton, aux éditions Rivages Poche pour la traduction française.

CAMILLE ANDRES — C'est bien noté, merci beaucoup. Je crois qu'on va clore là cette table ronde, on a explosé tous les délais, on est juste à l'heure. Et, je crois, il y a un dernier message.

SEUYIN WONG LIGGI — Avant que tout le monde descende de la scène, j'avais envie de saluer Pascal Ortell, Sara Landes, Matthias Rambaud, Nicole Awais et Camille Andres, qui a animé cette table ronde. Vous pouvez vraiment les applaudir, merci. Il me revient, en tant que membre du Conseil de fondation, quelques mots de conclusion. Est-ce que le livre a encore un avenir ? Eh bien, est-ce que c'est le hasard du calendrier ? mais aujourd'hui je viens d'une formation donnée par la Fondation



« Il n'y a rien de plus beau que d'ouvrir un livre et de prendre un enfant autour de soi, et de leur lire, et ils regardent toutes les images, et ils connaissent le texte par cœur, et ils en redemandent. » — Seuyin Wong Liggi

Action Innocence sur les pratiques numériques dans notre contexte ecclésial, et puis, notamment, au niveau de la catéchèse, enfance/jeunesse. Et j'avais envie de vous donner quelques mots, c'était, premièrement : faites confiance, faites confiance aux enfants, faites confiance à la génération des adolescents actuels ; les adolescents, c'est 12-16 ans, ils en savent beaucoup plus que nous, ils connaissent très, très bien les risques, et ils savent très bien se protéger. Donc c'était vraiment

pour dire : faites confiance. Et vous, si vous vous sentez dépassés par rapport à cet outil, ce n'est pas grave, c'est normal. Eux, ils savent mieux que nous. Mais, en revanche, nous, ce qu'on sait faire, c'est les questionner, s'intéresser, créer ce lien social, et donc en s'intéressant à leur outil, l'outil qu'ils préfèrent en ce moment, en les questionnant, en participant, on va aussi pouvoir entrer, faire partie de leur communauté. Et c'est ça que Matthias disait, de faire ce lien social. Et moi, je m'occupe principalement des 0-6 ans, donc le public qui n'est pas représenté ici, et le public qui ne sait pas lire, mais qui a des livres. Et quand on parle d'accompagnement, il n'y a rien de plus beau que d'ouvrir un livre et de prendre un enfant autour de soi, et de leur lire, et ils regardent toutes les images, et ils connaissent le texte par cœur, et ils en redemandent. Alors, c'est vrai qu'il y a un déficit de l'attention, et c'est aussi à nous, professionnels, parents, grands-parents, parrains, marraines, de proposer une diversité dans nos lectures pour que d'un livre à l'autre, ils aient envie de prolonger cette session de lecture. J'avais vraiment envie de vous le dire, l'avenir, quand on parle d'avenir, on pense souvent aux tout petits : ils démarrent très bien dans la vie, si nous, en tant qu'accompagnants, on est là, avec eux, pour lire avec eux. Je vous remercie pour votre attention.

Transcription réalisée par Jonas Montenero

Photographies de Gérard Jaton

CIDOC/RM 17.09.2026 – 02.10.2026

Le texte ci-dessus a été relu par l'ensemble des participants de la table ronde.